

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTRÉAL, MARDI, 17 MARS 1846.

No. 12

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Rien de plus curieux que les circonstances qui rapprochent et les nuances qui séparent les époques successives et diverses de l'école voltairienne. Il en est deux bien saillantes et bien distinctement marquées, celle qui remonte de la fin du siècle dernier jusqu'à l'origine de l'incrédulité moderne, et celle qui comprend la partie du dix-neuvième siècle écoulée jusqu'à nous. Les écrivains de la première de ces périodes ont semé dans le monde de grandes erreurs, et l'univers les a accusés de grands désastres. Voyons par un parallèle impartial, si les représentants de la seconde, auxquels on prodigue aujourd'hui les faveurs et les privilèges, offrent des gages plus rassurants pour l'avenir. Hâtons-nous, car le sujet est vaste, et les bornes où je dois me renfermer sont fort restreintes.

Les doctrines et surtout les intentions des philosophes du dernier siècle ne sont nulle part plus sûrement indiquées que dans la fameuse lettre de Raynal à l'Assemblée-constituante. Cet écrivain si fougueux et si intrépide y montre une modération visiblement dictée par de tristes présages; il s'effraie, il cherche à contenir ces nouveaux maîtres de la France, que l'éclat et la douceur du pouvoir éblouit et emporte, et qui ne croient pas pouvoir mieux mériter de la philosophie régnante qu'en touchant à tout et en brisant tout ce qui existe. Modérez, leur dit Raynal, votre ardeur périlleuse. *Jamais les conceptions hardies de la philosophie n'ont été présentées par nous comme la mesure rigoureuse des actes de la législation. Vous ne pouvez nous attribuer, sans erreur, ce qui n'a pu résulter que d'une fausse interprétation de nos principes.* Quelques lignes après il ne dissimule pas sa vive douleur sur l'état de désolation où est l'Eglise de France. Retenons bien tout ce passage contre lequel aucun des nombreux voltairiens qui vivaient alors n'osa réclamer.

Dans le même temps, Gibbon qui, par le tour de son esprit et par le but de ses ouvrages, doit être agrégé à la même secte, sentit se refroidir son ardeur contre la religion, qui semblait à la veille d'être jetée dans le gouffre où tant d'autres pouvoirs révélés allaient disparaître. Jusque-là, passionné contre le christianisme, il transporta sa haine sur la Révolution française. Retiré à Lausanne, il entendait, pour ainsi dire, de près et avec une sorte de frémissement continu, les cris de mort et les déclamations sanguinaires qui partaient de la Convention-Nationale. Dans une lettre à lord Sheffield, il qualifie cette assemblée de *pandæmonium*. Il apprit surtout avec une horreur profonde le massacre du 2 septembre, commandé ou dissimulé par cette troupe d'anarchistes sans frein et sans entrailles. Quel changement! et quelle nouvelle lumière avait lieu dans cette âme autrefois si aigrie et si déchaînée contre notre Eglise!

Marmontel, bien inférieur à l'historien anglais par le savoir et par le génie, figura avec quelque distinction dans l'école voltairienne. Mais il la servit plutôt par des atteintes aux mœurs, qu'elle avait besoin d'amollir et de rompre, que par des attaques directes et violentes contre la foi. Les fureurs de l'anarchie ramenèrent au vrai cette âme naturellement honnête; et son apologie des prêtres à peine échappés à la tempête, qu'il adressa à ses collègues du Conseil des Anciens, et qui pourrait être relue avec fruit par quelques unes de nos puissances, découvrit toute la sensibilité de son cœur, comme aussi l'élevation et la droiture de ses vues.

Quel fut l'agent le plus actif, le plus rusé, le plus infatigable de la propagande philosophique? Je n'ai pas besoin de nommer D'Alembert. Quelle hostilité plus savante et quelle haine en apparence plus incurable! Mais quoi! son heure fatal approche, et cette fière incrédulité, qui paraissait à toute épreuve, se changea en indécision et en doute. M. de Fontanes, dont le fameux géomètre avait dirigé les premiers pas dans le monde et dans la carrière des lettres, recueillit de sa bouche mourante ce témoignage de ses perpétuités. L'auteur du *Jour des Morts* aimait, depuis, à répéter ce détail à ses amis, de qui je l'ai su, il y a bien des années. Deux jours après, ajoutait-il, je rencontrai Nageon (admirateur et copiste de Diderot), il se hâta de me dire: *D'Alembert est mort, et il en était temps, car il aurait fait le plongeon.* On sait ce que ces mots signifiaient alors.

Qui ne connaît l'éclatante conversion de Laharpe? Quelques hommes qui avaient partagé son incrédulité, dont ils ne s'étaient pas eux-mêmes dépouillés, s'étonnaient de son changement. Il leur répondit par ces mots, qui renfermaient un conseil auquel on ne s'est jamais conformé sans trouver

la vérité, la lumière et la vie: *J'ai cru quand j'ai examiné; examinez aussi et vous croirez.*

Mais Voltaire, ce chef superbe et si admiré de la conjuration contre le Christ, a-t-il fini par s'humilier devant la majesté de l'Evangile! A-t-il regretté l'audace et la violence de ses attaques contre une religion divine? A-t-il reconnu en elle la fille du ciel ou par ses hommages, ou par ses terreurs, ou par ses remords? C'est ce qu'un court récit va nous apprendre. J'ai souvent entendu M. le comte du Cluzel, vieillard en qui l'honneur et la vertu le disputaient à la vivacité d'un esprit orné de mille souvenirs instructifs et pleins de charmes. Je l'ai entendu nous raconter qu'une maladie l'ayant obligé à réclamer les soins de Tronchin, il le vit un jour entrer chez lui avec tous les signes de la plus vive émotion. Ah! je viens, s'écria le célèbre médecin, d'être témoin du plus effrayant spectacle: je quitte le lit de Voltaire. Il s'y débat contre la mort. Son état est la plus frappante réfulation de ses écrits. *Que ne puis-je amener avec moi une douzaine de jeunes gens les plus imbus de ses principes, à chaque visite que je lui fais! il vaut mieux se taire que de s'appliquer vainement à faire comprendre toutes les conséquences de ce récit, dont l'autorité est irrécusable.* Je me borne à ce seul mot. Il faut l'avouer, toutes ces variations, tous ces rétractations, tous ces remords si douloureux et si terribles, comparés à la tranquillité inaltérable du vrai chrétien jusque dans les bras de la mort, font sentir encore plus vivement la vérité et le prix de cette parole que M. Jouffroy, dégoûté de ses erreurs, prononça (comme on l'a vu dans ma précédente lettre) peu de jours avant sa dernière heure: *Hélas! tous ces systèmes (de philosophie irréligieuse) ne mènent à rien, vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.*

Passons au second terme du parallèle, que j'ai entrepris, c'est-à-dire à la seconde époque de l'école voltairienne.

Quelques philosophes de la secte nouvelle nient la descendance de l'école voltairienne. Mais ce n'est là qu'un stratagème pour désarmer l'aversion de certains chrétiens simples et crédules à qui le nom de Voltaire rappelle le scandale de son impiété et, les suites sanglantes qu'ont entraînées l'ascendant de son esprit et le crédit de ses doctrines. D'autres sophistes, et en plus grand nombre, se parent, au contraire, et se glorifient de l'affinité de leurs pensées avec celles du patriarche de Ferney; seulement, ils le trouvent trop scrupuleux, trop peu hardi contre Dieu, trop prompt à s'effaroucher des systèmes qui disputent à ce grand Être jusqu'à son existence, tels que ceux de Vanini et de Spinoza. Oui, les hommes à qui la domination sur les esprits est dévolue, hélas! il faut le dire, les principaux instituteurs de notre jeunesse, marchent sous le drapeau de Voltaire; ils ont recueilli sa succession. Mais, plus audacieux que lui, ils ont surchargé l'héritage d'erreurs qu'il leur a laissées des dogmes les plus funestes, du fanatisme, du panthéisme et d'autres opinions presque aussi monstrueuses.

Du reste, la nouvelle école a été dupe de la première. Ses adeptes ont, comme dit Raynal, donné une fausse interprétation aux principes des premiers novateurs. Ils n'ont pas vu que les déclamations de ces réformateurs prétendus n'étaient souvent que des débauches d'esprits, des paradoxes imaginés pour piquer, pour réveiller la curiosité publique, après l'admiration et l'enchantement produits par les auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblaient avoir épuisé toutes les sources du vrai beau. C'est ce qu'ils n'ont pas voulu voir, et ils se sont trompés misérablement eux-mêmes. Le chef des anabaptistes, Muncer, auquel on demandait, après sa défaite au combat de Mulhausen, comment il avait pu se résoudre à faire tant de malheureux par ses discours imposteurs et séditieux; répondit, avec un grand éclat de rire: *Pourquoi m'ont-ils cru? Ils ne doivent imputer leur malheur qu'à leur folle et aveugle confiance.* De même, un des chefs de la vieille incrédulité, qui aurait prolongé sa carrière jusqu'à nous et à qui un disciple ébranlé des doctrines du jour reprocherait de l'avoir disposé, par ses livres, à se jeter dans les bras des éclectiques, pourrait lui répondre, sans imiter, du reste, l'affreux enjouement de l'hérésiarque: « Pourquoi cette accusation qui me blesse et m'afflige? Vous ne nous avez point entendu. N'accusez donc que vous-même d'un choix peu réfléchi et d'une association si fuste.

Les philosophes du temps de nos pères, ou du moins la plupart, ont enfin ouvert les yeux. Ils ont fait éclater publiquement leur douleur profonde et leurs regrets. Mais leurs successeurs, endurcis contre l'impression de ces grands exemples, marchent avec un orgueil inouï dans la voie que leurs maîtres ont baignée des larmes du repentir. Ils font un bien triste partage

entre les deux époques de la vie de ces hommes fameux, l'une d'égarément et l'autre de résipiscence; ils s'approprient leurs visions impies et leurs blasphèmes, et ils ne tiennent aucun compte ou même ils se raillent de leurs désaveux et de leurs remords.

Les premiers sectateurs du voltérisme ont montré une vive sensibilité à la vue des malheurs dont une sanglante et détestable anarchie couvrit un moment la France. Leurs prosélytes sont loin de montrer une semblable humanité. Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens, suivant l'énergique expression d'un ancien docteur. Mais le sang versé en 93 n'est, dans une certaine portion, très-peu nombreuse, il est vrai, de jeunesse studieuse, qu'une semence de cannibales.

Les anciens incrédules, peu jaloux d'être pillés ou arrachés aux douces de la vie par une multitude déchaînée, voulaient une religion pour le peuple. Sous la nouvelle école, ce désir ne peut être accompli que d'une manière très-peu durable. Les chefs universitaires attachent le plus grand prix à ce que les enfants des divers cultes participent aux leçons du même instituteur, et qu'ils les reçoivent dans la même enceinte. Qu'arrive-t-il de là? Je vais vous l'expliquer. Un inspecteur se présente dans une de ces écoles; il fait cette question: " Jésus-Christ est-il réellement présent dans l'Eucharistie? " Le jeune catholique dit: *Oui*; son condisciple protestant, dit: *Non*. L'inspecteur fait des deux côtés un signe d'approbation: or, comme ces enfants comprennent très bien que le oui et le non ne peuvent être également vrais, leurs idées se confondent, ils ne croient plus à rien et ils tombent, le plus souvent, pour leur vie entière, dans l'athéisme pratiqué.

Lisait autrefois qui voulait les livres de Voltaire et des écrivains ses imitateurs ou ses échos. Aujourd'hui, tous les jeunes Français sans exception sont traînés dans des lieux où les doctrines pleinement irréligieuses perdent par mille voies et par mille ouvertures. Là se réalise donc, et par une cause nouvelle, le résultat que je viens d'indiquer, c'est à dire que tout y introduit dans des cœurs sans défense l'oubli et même le mépris de la divinité.

Je le dis sans hésiter, les novateurs du siècle dernier auraient repoussé tout cela, réprouvé tout cela, détesté tout cela.

Oui, si un faux sage du dix-huitième siècle, qui aurait laissé ses erreurs ou peut-être même la vie au sein des fureurs révolutionnaires reparaisait dans le monde, quels sentiments douloureux ne lui inspirerait pas l'état moral de notre patrie; et, en particulier, le sort de la génération qui s'élève! Pressé par son amour toujours vivant pour le pays qui le vit naître, il voudrait pouvoir s'adresser à la France entière et lui dire: Suppliez, avec des instances nouvelles et plus vives, les maîtres de votre destinée de ne plus souffrir qu'au retour de chaque année toute votre jeunesse soit enfermée sous les verroux du scepticisme. Demandez qu'elle ne soit plus contrainte de se presser dans une prison où l'air de la vérité lui manque et où la bonne odeur d'une religion divine, qui la préserverait de la corruption, ne peut arriver jusqu'à elle. Il est parmi vous des novateurs qui prétendent qu'en ce moment-ils ont besoin de la servitude de l'éducation. Répondez-leur: Quoi! vous avez besoin de la corruption et de l'athéisme? Que voulez-vous en faire? Ignorez-vous que ces affreux instruments ne tardent pas à déchirer les mains qui osent s'en servir? Avez-vous donc mis si tôt en oubli l'histoire de vos pères? Ne vous ont-ils pas raconté ce qu'ils avaient de leurs yeux, des hommes sans foi et sans Dieu sacrifier tout à leur orgueil, à leur ambition, ravir le pouvoir, engloutir les richesses, bientôt se les disputer entre eux, se heurter avec fureur et enfin s'entr'égorgés les uns les autres?

Après ces mots, l'incrédule désabusé rentrerait avec joie dans le tombeau; mais son cœur trop plein et la vive inquiétude de son amour pour la France ferait sortir encore de sa bouche ces dernières paroles: Il semble que ce peuple ou une grande partie de ce peuple ait reçu de quelque oracle inconnu la pleine assurance qu'il n'y a point un Dieu dans le Ciel, ni de Providence qui veille sur les nations et les juges. Ces hommes qui, à force de vouloir tout comprendre, ne comprennent rien, pas même le langage de leur cœur, ni celui qui s'échappe de toutes les parties de l'univers, ferment obstinément l'oreille au démenti que leur donnent tous les peuples, tous les siècles, la vive lumière de la raison et le cri de la nature. Ah! leur conduite n'est pas un simple sujet d'étonnement, c'est un lugubre et profond mystère; leur égarément n'est pas une erreur, c'est un délire.

Recevez, Monsieur, l'assurance, etc.

† CLAUD-HIPP., Evêques de Chartres.
Univers.

Chartres, le 29 janvier 1846.

LETTRE D'ANGLETERRE.

Londres, 25 janvier.

Au Rédacteur de l'Univers.

Votre journal a su apprécier avec trop d'exactitude la portée de la crise politique et sociale que les destinées de l'Angleterre l'appellent à traverser, pour que j'ose rien ajouter aux considérations si élevées et si justes que vous avez soumises à vos lecteurs. Je viens seulement vous prier de me permettre un reprochement entre notre situation religieuse et notre crise politique.

Les publicistes étudient en général l'Angleterre en se plaçant au point de vue de ses intérêts matériels. Quelques personnes s'occupent de notre position exclusivement religieuse; mais il me paraît que l'on devrait juger ces situations en les éclairant l'une par l'autre. Ainsi, pour ne parler que du travail religieux qui se fait dans notre société, il semble que l'on ne voie pas

toute son importance parce qu'on perd de vue, quand on s'en occupe, l'ensemble de la position de l'Angleterre pour ne la voir que sous l'aspect qu'on étudie. L'on entend dire chaque jour que le retour de l'Angleterre à l'unité religieuse est une rêverie, de même que l'on traitait, il y a deux ans, de naïveté l'espérance de voir les hommes les plus éminents du puseyisme embrasser la foi catholique. On invoque les souverains de l'histoire pour montrer qu'un peuple prévaricateur n'est jamais revenu à Dieu sans que la Providence l'ait châtié de son apostasie. Mais en parlant ainsi, on ferme les yeux sur ce qui se passe autour de nous; ce sont précisément les événements dont nous sommes menacés qui fortifient les espérances catholiques, car tout annonce que nous touchons au grand jour du châtiement.

On doit bien se persuader que ce n'est pas seulement notre édifice religieux qui s'ébranle sous l'ascendant du catholicisme, mais notre société tout entière chancelle sur ses bases. Nos grands partis politiques ont perdu leur ancienne homogénéité; ils sont en pleine fusion. La puissance de notre fièvre et opulente aristocratie est menacée dans son essence par un de ces coups que la Providence frappe dans de grands desseins. Notre orgueilleuse industrie, arrivée à l'apogée de sa gloire, n'ose pas interroger le lendemain. Voilà où nous en sommes, et quelques années suffiront pour rajeunir la vieille Angleterre, dans les transformations qui se préparent. Comment notre Eglise, la plus impopulaire et la plus monstrueuse de nos institutions (c'est elle est établie par la loi), échapperait-elle à ces métamorphoses?

Le rempart que jusqu'ici l'aristocratie a formé autour d'elle sera d'autant moins efficace à la protéger dans l'avenir que la force de cette même aristocratie aura été plus vivement ébranlée. Fut-il jamais dans notre histoire une situation plus propre à remplir d'espérance les amis de la religion et de l'humanité, et n'est-il pas très-légitime, très-naturel et très-rationnel de se tenir prêts pour les événements? Or, quel est, pour des chrétiens, le moyen le plus efficace de seconder l'accomplissement des desseins de la Providence? Dans les siècles de foi, l'on recourait à la prière; dans le nôtre, les hommes qui l'ont conservée agissent de même, sans se préoccuper du plus ou moins d'opportunité d'adresser leurs vœux au ciel, et sans s'alarmer du déplaisir que leurs prières pourront donner aux ennemis de leur croyance. Les premiers chrétiens pensaient que la prière ne saurait jamais être inopportune, et, plus sages que nous, ils laissaient à Dieu le soin de décider de l'heure où leurs vœux devaient être exaucés. Il est triste d'avoir à constater qu'un principe si élémentaire rencontre aujourd'hui des contradicteurs parmi les croyants. Il est des personnes qui se préoccupent de la résistance des obstacles, beaucoup plus qu'on ne songe à la puissance du levier à l'aide duquel on cherche à les renverser.

Tel événement qui dans un calme social profond, aurait eu besoin d'un secours des siècles pour arriver à son accomplissement, pour recevoir une solution précipitée dans les circonstances actuelles. La commotion que nous allons éprouver sera bien de nature à dissiper les préjugés les plus grossiers et à ébranler le matérialisme des masses. C'est ainsi que notre crise économique réagira sur notre situation politique, et viendra précipiter le dénouement du problème religieux, dont les spéculations de la sagesse humaine cherchent vainement la solution. Notre célèbre docteur Wiseman a fait preuve d'une connaissance profonde de notre situation, en choisissant ce moment pour solliciter en faveur de l'Angleterre les prières des catholiques du continent; et à cette occasion, je crois devoir vous dire brièvement quel a été en Angleterre l'effet produit par la manifestation de l'épiscopat français.

Au sein de l'Eglise anglicane, les hommes du parti le plus avancé, ceux qui sont le moins éloignés de Rome, se sont réunis de penser qu'ils avaient en France des frères priant pour eux, et ils s'unissent de toutes leur âme à ces pieuses supplications. Les anglicans qui cherchent à catholiciser leur Eglise en la maintenant ce qu'elle est, ceux qui ont été le plus profondément affligés de la conversion de M. Newman et qui ont fait foi dans la puissance de la prière catholique; ceux-là ne veulent ni s'entretenir ni entendre parler de ce que les évêques français ont publié et publient des mandements qui ordonnent la célébration de la messe, des neuvaines et des prières pour le retour de leur Eglise à l'unité. Les puseyistes de cette seconde catégorie gardent le silence le plus absolu sur un événement dont ils semblent redouter l'effet, et afin de ne pas ajouter au trouble que le grand ouvrage de M. Newman a jeté dans les esprits, ils font tout ce qui en est leur pouvoir afin de cacher ici ce qui se passe en France, et l'on a même remarqué que les journaux ecclésiastiques de l'Angleterre semblent avoir reçu le mot d'ordre pour ne pas divulguer ce que l'on juge prudent de garder secret. Ainsi l'*English Churchman*, par exemple, qui, en reproduisant la lettre du Dr. Wiseman, semblait prendre l'engagement de dire à ses lecteurs quelle réponse était faite à cet appel, a gardé sur un fait de cette importance le silence le plus absolu, on assure que c'est avec l'assentiment du Dr. Pusey. Mais tous les organes de la publicité n'ont pas la même réserve; les grands journaux politiques, le *Times* entre autres, ont annoncé régulièrement, d'après l'*Univers*, quel est le nombre des évêques qui ont répondu à l'appel du Dr. Wiseman. Jugez de l'établissement d'un négociant de la Cité ouvrant le *Times* pour y chercher les cours de la Bourse de Paris, et qui trouve, sous la rubrique des dernières nouvelles de France, que quinze ou vingt évêques ont prescrit aux prêtres et aux fidèles de leurs diocèses des prières pour demander au ciel le retour de l'Angleterre à la vraie foi! Cette étrange nouvelle le frappe, puis elle le préoccupe, et l'homme d'affaires qui, absorbé dans des spéculations, a d'abord passé dessus légèrement, y revient ensuite dans la

calme du foyer domestique ; il se demande ce que signifient ces prières, quel peut être l'objet d'une sollicitude empreinte de tant de charité. Cet homme qui s'était jusqu'alors cru chrétien, finit par se demander si, en réalité il n'aurait pas cessé de l'être, tout en en ayant conservé le nom. Ce que je vous dis ici est historique. La manifestation dont la France a donné le signal a fait surgir d'utiles réflexions dans l'esprit des personnes qui, sans cette circonstance, n'eussent jamais songé à s'enquérir de la position de leur secte vis à vis des autres communions chrétiennes et de l'Eglise catholique. Ainsi une nouvelle jetée dans un journal vient seconder les vœux de la piété. C'est déjà un premier résultat des prières de la France. Ce germe, jeté dans les âmes, se développera malgré la conspiration du silence ourdi par les organes du parti dont le docteur Pusey est aujourd'hui le chef. Je désire que ces détails puissent intéresser votre épiscopat et votre clergé, et qu'ils concourent à entretenir le zèle des catholiques français pour le grand objet que le docteur Wiseman a recommandé à leurs prières. XXX.

Univers.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'UNIVERS.

Constantinople, janvier 1846.

Réaction religieuse chez les Arméniens non-unis. — Une de ses causes. — Ohannès Tchamourdjean, auteur populaire et distingué. — Le nouvel hôpital. — Arrivée de Réchid-Pacha. — Promulgation d'une loi morale.

Chez les Arméniens non-unis de la capitale, il s'opère depuis quelques années un travail religieux et latent que nous pourrions comparer, sous un rapport, à celui qui agite l'Eglise anglicane. La critique historique, réveillé par l'esprit d'examen et de discussion, s'est mise à consulter les antiquités, les traditions et les dogmes de l'Eglise, étude qui a servi déjà à dissiper beaucoup de préventions contre le catholicisme et à ranimer la foi d'hommes sérieux et éclairés. Il y a toutefois cette différence que l'impulsion ne vient pas du clergé, mais de quelques laïques appartenant à la classe de *varjabeds* ou professeurs. L'ignorance et la dégradation du clergé oriental ont été le premier chaînon du schisme : En se séparant du Centre unique pour faire prévaloir sa prétendue science et son autorité, il a non seulement perdu le privilège d'être la lumière et le sel conservateur des peuples, mais il est encore tombé sous leur dépendance capricieuse ; autre punition des peuples eux-mêmes. Je leur susciterai des chefs sans vigueur, des pasteurs infidèles, des ministres scandaleux ou mercenaires, qui leur aideront à se perdre et à m'oublier tout à fait, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe. (Chap. 1. v. 23.)

La propagande méthodiste, qui s'était flattée d'endoctriner aisément les Arméniens placés sous des conditions aussi favorables a été en partie la cause involontaire de ce réveil et de la réaction tournée aujourd'hui contre elle. Tel est peut-être le sort prochain et universel du prosélytisme qui a usurpé momentanément la mission d'évangéliser le monde. Le zèle déployé par contradiction et en haine de l'Eglise n'aura abouti qu'à propager plus rapidement la vérité et l'amour. Telle est au moins l'humiliation qui menace ici le protestantisme.

L'homme qui aura le plus contribué à préserver sa nation d'erreurs nouvelles et à ramener dans la voie de la réconciliation mérite d'être connu. Simple maître d'école, il a conquis lui seul, par un travail infatigable, la réputation littéraire dont il jouit actuellement. Au lieu de prétendre, comme les autres écrivains, à l'imitation de la langue classique, dite arménien littéraire, que le peuple n'entend plus, il s'est appliqué, au contraire, à la langue vulgaire, ambitionnant surtout d'écrire pour le peuple, d'en être compris et de l'éclairer. Sa fécondité est inépuisable ; des traités théologiques, une grammaire, d'élégantes traductions et une histoire universelle de l'Eglise, sans parler des feuilletons qu'il fournit périodiquement à un journal, voilà quelques écrits qui sortent simultanément de sa plume. Il y aurait là de quoi occuper plusieurs auteurs. Il veut de publier une traduction des *Pensées* de Pascal ; il prépare celle des *Oraisons funèbres* de Bossuet, sans compter la *Théorie du Bonheur* et d'autres ouvrages qui ont également paru cette année. Dans une dissertation savante sur la Civilisation, mise en appendice à une traduction d'un des ouvrages de Melchior Gioia, il rectifie plusieurs de ses assertions hétérodoxes et s'appuie sur les doctrines sociales de Bonald, de Maistre et l'école catholique qui leur survit en France. Car Ohannès Tchamourdjean (tel est son nom), bien que retenu par le lien de la nationalité dans son Eglise dissidente, appartient déjà à la vraie Eglise par sa doctrine et par son courage à combattre la propagande protestante. Dans deux traités sur le baptême et l'Eucharistie, imprimés les mois derniers, il signale à ces concitoyens toutes les inconséquences et les impiétés des soi-disant réformateurs. Il est consolant pour nous d'ajouter qu'il doit à la langue française la supériorité et les ressources de son talent : L'arbre qui, au siècle passé, produisait la science du mal, nourrit au loin maintenant de ses fruits de vie ceux qui aiment le bien.

L'histoire ecclésiastique, qu'il compose avec les données de la critique moderne, est destinée à exercer une grande influence sur l'avenir du clergé arménien. On jugera de l'étendue et de la droiture de ses vues en sachant qu'il met à profit même la belle œuvre de M. Rohrbacher. Au milieu de tant d'occupations, Ohannès Tchamourdjean trouve encore le temps de présider à la réorganisation des écoles de sa nation et de tenir une conférence hebdomadaire dont le but est de réfuter les nouveautés protestantes et de reprendre l'instruction religieuse des crédules disciples dont l'ignorance a

été surprise par les prédications et les brochures des méthodistes. Au bout de quelques leçons, il avait ramené la plupart des déserteurs. Inutile encore de dire que sa méthode d'argumentation est toute catholique, et que son point d'appui est l'unité de l'Eglise ; comment pourrait-il, en effet, réfuter les objections du rationalisme s'il n'était retranché que dans l'édifice ruineux de son Eglise nationale ?

L'expansion de la charité catholique, dont les humbles Sœurs répandues dans les principaux centres de la Turquie ont apporté comme une manifestation nouvelle et plus sensible, produit déjà ses effets sur la société musulmane, et y élève à un degré presque chrétien la vertu de la bienfaisance. Les consultations gratuites, les services des dispensaires et le petit hôpital-modèle qui y a été ajouté sont autant d'exemples et de leçons qu'on veut déjà imiter. Le père du Sultan actuel avait le premier fondé dans la capitale plusieurs hôpitaux militaires pour les troupes réglées ; qu'il substitua aux janissaires ; mais cette louable invocation n'était au fond qu'une mesure utile et intéressée pour l'Etat, qui ne songeait point encore à l'amélioration de la classe du peuple. Aujourd'hui, on est poussé à prendre plus d'intérêt au sort du pauvre, et dans l'espace de dix mois, un superbe hôpital, le premier qu'on peut appeler civil, a été élevé aux frais de la Sultane mère, qui lui assure en outre un revenu de 12,000 fr. par mois. C'est un vaste bâtiment carré et régulier, à un étage, et ouvert à l'intérieur sur un cloître, destiné pour le lieu de promenade et d'exercice. On y recevra d'abord cinq cents malades, tous couchés sur des lits en fer, garnis avec une propreté remarquable. Espérons que notre interprétation du Firman qui annonçait, l'an dernier, sa fondation, sera suivie, et que le musulmanisme ne sera point, comme par le passé, exclusif dans sa bienfaisance ; c'est-à-dire que toutes les classes de sujets, quelle que soit d'ailleurs leur religion, y auront droit comme faisant partie de la même famille humaine. La tradition locale assure que cet emplacement fut jadis le jardin d'un palais de Bélisaire. Il y aurait convenance à cela, vraiment, puisque ce capitaine célèbre était aussi bienfaisant que valeureux, et qu'il ordonna à Rome la construction de deux établissements de ce genre, l'un dans la voie Large, et l'autre sur la voie Flaminienne.

Quand nous disons que les Musulmans n'ont point encore eu d'hôpital établi avec cet ordre et sous l'influence de cette pensée charitable, nous ne voulons pas nier pour cela l'existence des asiles que les conquérants de l'Egypte, et de l'empire byzantin, conservèrent et embellirent même dans les lieux où ils les trouvèrent. Seulement, la pensée première ne venait point d'eux ; ils continuaient plus ou moins une œuvre chrétienne. Leurs *Maristans* et *caravansérails* ne servaient qu'aux voyageurs, et les malades n'y étaient point reçus gratuitement. En outre, il faut observer que ces fondations, œuvres des libéralités particulières d'un prince, sont tombées avec la fortune publique, comme si elles n'avaient point d'autre fondement, en sorte que la négligence ou la pauvreté actuelles n'en réparent pas même les ruines, soit en Perse, soit dans la Turquie. Il fallait que la charité toujours progressive des sociétés chrétiennes vint ranimer le sentiment d'une vertu oubliée et l'entraîner dans la même voie des améliorations ou la politique occidentale pousse le Gouvernement.

Voyons ce que fera Réchid-Pacha sous ce rapport : Amené en sept jours et demi de Marseille à Constantinople, sur une frégate à vapeur française, il était reçu, à son débarquement avec de grandes marques de distinction et avec la joie de l'espérance. Saura-t-il se montrer digne de sa mission, et appliquera-t-il les enseignements puisés à l'école des Etats constitutionnels ? Donnera-t-il une solution satisfaisante à la question de Syrie, dont l'état, depuis cinq années, est aussi affligeant pour les victimes que honteux pour les gouvernements qui la sacrifièrent et la trahirent le 15 juillet ? Attendons : Le premier acte de présence qu'il fait est une bonne ordonnance, défendant le don et l'acceptation de ces cadeaux corrompeurs qui ne terminent que trop généralement toutes les transactions, sans en excepter même celles de la justice. Telle est une des plaies du corps social musulman, les plus repoussantes pour l'intégrité de la conscience chrétienne. Voyons encore si elle est guérissable, et si la réforme des lois, pour être profitable, ne présuppose pas celle des mœurs.

Univers.

CORRESPONDANCE

M. L'EDITEUR,

Dimanche dernier, le *S du courant*, quoique pendant le Carême, a cependant été un jour de joie pour les habitants de Laprairie ; à peine la cloche par ses volées joyeuses avait-elle appelé les fidèles au temple saint, que déjà la musique par ses accords mélodieux annonçait quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de grand. La neuvaine en l'honneur de l'apôtre des Indes était close ce jour là, le R. P. Saché, qui en fut le prédicateur, fit un admirable sermon sur la persévérance, il nous prouva clairement que l'important n'est pas de bien commencer mais de bien finir. Messieurs les chœurs ne restèrent pas en arrière, il suffit de dire que M. Duranceau faisait parti du chœur des amateurs.

Quoique la messe fût des plus belles cependant tous les cœurs attendaient avec impatience l'heure des Vêpres, ils s'écoulèrent cependant, ces instants si longs, et nous entrâmes de nouveau à l'église, au son de la musique. En entrant tous les regards se portaient vers le chœur, une superbe statue de la Vierge Marie y était exposée ; si ma plume était plus exercée je vous en

ferais la peinture, il suffit de dire qu'elle représente Marie s'avouant en présence de Gabriel, la servante du Seigneur. Cette magnifique statue est due à la générosité des demoiselles congréganistes de Laprairie. Les RR. PP. Jésuites attachent une telle importance à cette assemblée respectable, que par leur zèle, plus de trois cents jeunes personnes se sont enrôlées dans la congrégation, et ce qu'il y a de beau, de louable c'est que quelques unes seulement se sont écartées de leurs règles, mais la généralité se fait un point d'honneur d'être fidèle à ses engagements. Honneur à ces demoiselles par leur piété et leurs vertus, elles conserveront les bonnes mœurs, qui malheureusement commencent à se corrompre dans notre belle patrie.

Après le chant des speumes, les cérémonies ordinaires furent interrompues, et le R. P. Tellier monta en chaire, l'éloquence de ce Monsieur vous est assez connue, mes louanges seraient superflues; jé me bornerai à vous dire, que l'orateur, dans son éloquent discours, loua les Diles. Congréganistes de leur charité, il leur fit voir l'honneur qu'elles avaient d'être au service de Marie et de combattre sous ses bannières, il nous montra par des images, éloqu岸tes et fleuries les grandeurs de cette reine du ciel, et nous parla de sa maternité divine. Il termina en encourageant les jeunes Diles. à persévérer dans leur dévotion à la Vierge sainte.

La bénédiction de la statue eut lieu immédiatement après le sermon, puis ensuite le salut du saint Sacrement, on y exécuta de magnifiques morceaux de musique, ce qui me plut davantage fut le *monstra te esse matrem*. Tout fut terminé par le chant du *Te Deum*.

Ces chants sacrés, cette musique si belle, si harmonieuse, qui charma tous les étrangers, sont le fruit de l'union et de la concorde, continuez, heureux habitans de Laprairie à vivre ainsi unis ! continuez, et cette union fera votre bonheur.

UN ASSISTANT.

BULLETIN.

Elections municipales.—Lettre de Mgr. de Chartrés.—Lettre d'Angleterre.—Mgr. Fenwick.—Nouvel établissement des RR. PP. Dominicains.—Agriculture.—Extrait du Catholic Herald de Philadelphie; la quéteuse

Nous prions ceux de nos abonnés qui doivent plus d'un semestre de nous faire parvenir quelqu'acompte. Car nous sommes obligés de faire les avances argent comptant, et de payer les imprimeurs régulièrement au tems dit.

—Après les scènes scandaleuses, les batailles, et les émeutes qui ont eu lieu aux élections municipales, la ville est encore dans l'agitation, au sujet de la nomination du maire. M. Mills avait été nommé maire à la majorité d'une voix; mais il avait voté pour lui-même; alors M. Ferrier quoique tenant encore le fauteuil du maire, a voulu voter pareillement en sa propre faveur. *Indé lites*. Voici sur cette affaire l'opinion des avocats :

1^o. Que M. Mills avait légalement le droit de voter en sa faveur.

2^o. Que M. Ferrier, comme maire ou président, n'avait pas droit de voter en sa faveur.

3^o. Que l'élection ne pouvait légalement être considérée de nouveau par le conseil, à une assemblée ajournée.

En conséquence, M. Mills se fit assermenter (mardi) comme maire de la cité de Montréal, etc. Le soir il y eut réunion du conseil, mais il fut ajourné de suite. C'était la même scène que la veille.

Enfin mercredi soir se continua cette difficulté de la mairie, qui est mille fois plus scandaleuse, plus honteuse que les élections. M. Mills somma M. Ferrier de lui livrer le fauteuil, et sur son refus, MM. Mills, Bourret, Beaubien, Dorwin, Dufresne, Jodoin, Perrin, Tully et Ward se retirèrent du conseil.

Ceux qui restaient, c'est-à-dire, MM. Ferrier, Lunn, Stuart, Glennon, Gibb, Simms, Gorrie, Footner, Kelly et Connolly procédèrent de nouveau et comme suit à l'élection d'un maire pour la cité de Montréal.

M. Ferrier propose cette question : "M. Mills sera-t-il élu maire de Montréal?" Cette motion est perdue "à la majorité" des voix!

M. Ferrier propose ensuite la motion "originale": "M. Ferrier sera-t-il élu maire de Montréal?" Passée, "passe," à l'unanimité!!!

M. Ferrier prend, ou plutôt garde le fauteuil et prête le serment ordinaire, c'est-à-dire de remplir fidèlement les devoirs attachés à cette charge.

Nous n'avons rien à ajouter à ce récit; les commentaires sont inutiles.

M. Mills procède et doit amener de suite la chose devant les tribunaux.

La majorité des citoyens de Montréal regarde M. Mills comme maire de Montréal, et ne veut point en reconnaître d'autre que lui; malgré l'opinion de M. H. Stuart qui ne croit pas que la loi puisse permettre à M. Mills de voter en sa faveur, ce qui, d'ailleurs, dans son opinion n'est pas décent.

—Nous donnons aujourd'hui la copie d'une autre lettre de Mgr. de Char-

trés, on ne peut trop la méditer, on y verra que les principes des philosophes, qui ont amené la révolution française s'évanouissaient avec eux à mesure qu'ils s'approchaient de leur tombe; ils paraissaient vouloir y enfoncer leurs erreurs avec leurs dépouilles mortelles. Raynal, Gibbon, Dalember voient pour ainsi dire un éclair de vérité avant que de mourir. Voltaire, par son désespoir fait dire à son médecin Tronchin, que sa mort est la meilleure réfutation de ses écrits.

Nous publions ensuite une lettre d'Angleterre au rédacteur de l'*Univers*, cette lettre mérite toute l'attention de nos lecteurs; elle leur fera voir le rapprochement qui s'opère entre la France et l'Angleterre, au sujet de leur situation politique et religieuse. On y verra que les prières de la France catholique, ne sont pas sans effet, pour ramener à la foi de leurs pères, les principaux élèves du docteur Pusey. Puisse-t-il en profiter lui-même! *fiat, fiat*.

Mgr. Fenwick.—La santé de cet estimable prélat, d'après ce que nous avons entendu dire, s'est tellement amélioré, qu'il a été en état de paraître en public; nous espérons, que le bruit qui avait circulé, que sa maladie paraissait devoir devenir fatale, est sans fondement, et que les prières des fidèles réussiront à lui obtenir une prompte et entière convalescence.

—Le concile provincial des évêques catholiques des Etats-Unis doit se tenir à Baltimore dans le mois de mai prochain.

—Nous nous faisons un plaisir d'apprendre à nos lecteurs que les Pères de l'ordre de St. Dominique vont établir un couvent de leur ordre à Memphis, sur le Mississipi. Ces Pères forment une branche des maisons de Somerset, Ohio, et Ste. Rose, Kentucky; où leur piété et leur zèle les a rendus si recommandables à la population catholique. Nous espérons que leurs vertus et leurs travaux obtiendront un égal succès dans les riches plaines de l'ouest du Tennesé.

—Les Pères de la Société de Jésus ont dernièrement ouvert deux nouvelles églises dans les habitations américaines de l'Orégon. Une est située sur les bords d'un petit lac appelé lac St. Ignace; et l'autre à trente miles d'Orégon-cité, dans l'établissement de la Grande-Prairie. La première a 80 pieds sur 35, et la seconde 40 sur 30. Les sœurs de Notre Dame sont établies près de la vieille église de la mission catholique, à environ 25 miles d'Orégon-cité, et 3 miles du lac St. Ignace. Ces Sœurs depuis leur arrivée, en septembre 1844, ont grandement contribué à répandre les connaissances de la religion et des principes de la saine morale parmi les pauvres habitans de ces contrées; vers la fin de 1844, elles sont entrées dans leur nouvelle maison érigée par les soins de l'infatigable évêque de l'Orégon, et elles ont ouvert un pensionnat pour les jeunes demoiselles. Outre cela elles donnent des leçons journalières aux adultes de leur sexe; elles en ont déjà trente suffisamment préparées pour la première communion. Nous voyons aussi que les Sœurs se proposent de former une école de charité dans Orégon-cité, à l'avantage des malheureux Américains qui sans les efforts des catholiques se trouveraient entièrement privés de toute éducation solide et religieuse.

—Le révérend H. Formby, vicaire de Dür-Dian, Gloucestershire, a fait abjuration, à Oscott dans le collège de Ste. Marie. M. Bruder, son curé, a fait pareillement abjuration. Le nombre des nouveaux convertis, dans les hauts rangs de la société, se porte depuis quelques mois à plus de cent—dont près de quarante sont ecclésiastiques.

—En terminant les écrits de Guillot, nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter, que toute l'industrie humaine ne pourrait pas faire grande chose, si elle n'était aidée de Celui qui donne la vie et l'accroissement, tant aux plantes qu'aux animaux. Sans pourtant vouloir trop nous étendre en morale, nous ne pouvons nous dispenser de dire, que les habitans ont trop abusé des années d'abondance; s'ils avaient su profiter de ces bonnes années, ils auraient pu mettre quelque chose de côté pour l'avenir; mais hélas! la plupart dissipaient leurs revenus en luxe, en repas, et surtout en boissons; et, dans les décrets de la Providence, ces mauvaises années qui ont suivi les bonnes, ne sont peut-être que la punition du mauvais usage, qu'on a fait de ses dons. Mais voici une nouvelle occasion de réparer nos fautes; on fait un nouvel appel à Temperance; qui pourrait refuser de se ranger sous ses étendards? puisque c'est le mauvais usage de ces boissons qui est la plus grande cause de nos malheurs, de cette pénurie, et de cette indigence qui se font sentir, si vivement, à la plupart de nos infortunés habitans! Un grand

nombre d'entr'eux sont déjà trop pauvres pour pouvoir cultiver leurs terres ; ils n'ont pas le moyen de prendre d'engagés. Qu'arrive-t-il ? La culture est négligée, les champs tombent en friche, et ne produisent pas la dixième partie de ce qu'ils pourraient rapporter ; les plus pauvres ne trouvant plus aucun moyen de gagner leur vie, périssent de faim et de misère, car le plus souvent on ne pense à les soulager que lorsqu'il n'est plus temps. Les jeunes gens forts et vigoureux, voyant qu'on ne veut pas payer leurs travaux un prix raisonnable, s'exilent, et vont dans les chantiers, où le plus souvent ils se démoralisent et perdent, avec leur santé et leurs forces, le peu de religion qu'ils avaient encore. Embrassez donc la Tempérance, l'argent que vous épargnez vous donnera les moyens de vous acquérir des bras, pour faire vos travaux ; les pauvres trouveront ainsi le moyen de gagner leur vie, et ne vous seront plus à charge ; nos jeunes gens, trouvant un prix honnête, ne désertent pas de la maison de leurs pères ; la terre prendra une face nouvelle, et la corne d'abondance versera encore ses dons sur nos vertueux Canadiens.

— Dans un temps de grande famine, par une journée froide de l'hiver, une pauvre femme vint dans le village pour demander l'aumône. Ses habits étaient propres, mais bien usés, et déchirés en bien des places, la neige tombait en abondance ; sa tête était enveloppée d'un mauvais mouchoir, elle avait un bâton à la main et de l'autre tenait un panier. Dans la plupart des maisons elle ne reçut qu'une misérable aumône, et plusieurs personnes riches la chassèrent, en lui disant des injures. Il n'y eut qu'un pauvre paysan qui l'invita à entrer chez lui, il y avait un bon feu de cheminée, et la femme tira du four une galette, dont elle lui donna une large tranche.

Le lendemain, tous ceux, où cette quêtuse avait demandé l'aumône, furent invités d'une manière intendue, et à leur grande surprise, à aller dîner au château. Quand tous les hôtes furent arrivés, ils entrèrent dans la chambre à dîner, où ils trouvèrent deux tables dressées ; une était très petite ; mais couverte d'excellents plats ; l'autre était spacieuse et remplie de magnifiques vaisselles, mais très peu de vivres dedans ; dans les unes, il y avait un petit morceau de pain moisi, dans d'autres une couppe de patates dans quelques unes, une poignée de son, enfin dans les dernières, rien de tout. Pendant que les hôtes étaient dans l'étonnement de ce que cela signifiait : la Dame du château leur dit : « La quêtuse, qui a passé hier dans votre village, c'était moi, je me suis déguisée pour pouvoir juger de votre charité, dans les temps de misère. Les deux pauvres personnes que vous voyez ici, m'ont fait entrer chez elles, et m'ont traité de leur mieux en conséquence, elles vont dîner avec moi aujourd'hui, et de plus, je vais leur faire une pension. Quant à vous régalez-vous, avec ce que vous m'avez donnée hier, et que vous allez trouver sur vos assiettes. Je vous le répète : Vous serez traités dans l'autre monde suivant vos œuvres en celui-ci. » Cette histoire n'est point fabuleuse, l'héroïne en est Lady Grey.

— Les conseils durs ne sont point d'effet ; ce sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume. — HELVÉTIUS.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA :

— Nous citerons une partie de l'article insérée dans la *Minerve* au sujet des prédications de mardi dernier 10 de Mars prononcées par les Révérends Roussi, Docteur Côte, et le Rév. Normand au bénéfice de la mission de la Grande Ligne fondée par M. Feller. On rapporte que la collecte s'est montée à la somme modeste de £125. Voici comment s'exprime la *Minerve* que nous copions mot à mot :

« Comment des révérends qui se disent revêtus d'un caractère sacerdotal peuvent ils venir du haut de la chaire de vérité insulter à toute une nation, en la mettant au-dessous des Chinois sous le rapport de l'intelligence et des notions sociales. Ces révérends insultent les Canadiens, parce que disent-ils, leurs mœurs sont telles qu'il est impossible de les pervertir ! Voilà le sujet de leurs plaintes. Eh ! laissez-les en paix suivre la religion de leurs pères, et ne venez pas les insulter gratuitement. Qu'avons nous besoin des ces missionnaires ambulans, de ces colporteurs de livres tronqués auxquels ils ne comprennent rien eux-mêmes. Est-ce que nos prêtres catholiques se mêlent de vos affaires ? vont-ils à votre exemple porter le trouble dans les familles, dans les ménages ? Certainement non.

A quoi tendent toutes les démarches de ces nouveaux prédicants ? A semer la zizanie dans les paroisses à allumer la guerre civile, et qui pis est les guerres religieuses dans le pays. Heureusement que nos compatriotes, (et nous les félicitons) n'ont pas jusqu'à présent fait beaucoup de cas de ces

révérends, et c'est pourquoi ils nous insultent et ils nous mettent au-dessous des Chinois sous le rapport de l'intelligence. Ce jugement de leur part ne peut-être que très-honorable pour nous. »

« Certes, tant que les missionnaires n'auront à leur tête que des misérables apostats tels que les Côte et les Normandeu, nous n'avons que très-peu à craindre ! Le but de ces individus et de leurs chefs est moins de faire des prosélytes que de troubler le pays, de semer la discorde dans les familles, d'armer les citoyens contre les citoyens, le frère contre le frère. Voilà le but de ceux qui soulaient ces missionnaires, et ceux-ci se prêtent à ce vil métier pour se procurer du pain.

« Nous sommes persuadés que les bons protestants, les hommes honnêtes et dénués de préjugés et de fanatisme rougissent de voir de pareils renégats s'associer pour ainsi dire à leur religion. Ils sont loin d'approuver de dévergondage et les excès auxquels se portent ces avanturiers.

« Nous regrettons que la curiosité ait conduit à la soirée du Dr. Côte et sa compagnie ; un certain nombre de nos compatriotes. Ils ont été bien payés de leurs indiscretions, par les insultes qu'on leur a prodiguées. C'est une leçon pour l'avenir. *Minerve.*

FRANCE.

— On nous adresse la déclaration suivante :
Marie Michaël Siméon, ex-Rabbin et maître d'école thalmudique ; aujourd'hui, par la grâce de Dieu, chrétien catholique.

A. M. LE RÉDACTEUR DE L'UNIVERS.

Monsieur,

Après une année de silence, je crois devoir recourir à votre honorable journal pour dissiper des bruits malveillants que mes anciens compagnons de ténèbres ne cessent de répandre sur mon compte.

Deux feuilles périodiques, rédigées par des juifs, l'*Univers israélite* et les *Archives israélites* annoncent, alternativement, pour la plus grande édification de leurs lecteurs, que je demande à rentrer dans la Synagogue. Dans le dernier numéro des *Archives* on lit cette nouvelle :

Une espèce de maître d'école, qui s'est récemment converti au catholicisme, et qui, à cette occasion, a été décoré par l'*Univers catholique* du titre pompeux de rabbin, a témoigné à une personne respectable le désir de revenir à la Synagogue, si on voulait lui donner à vivre.

Le maître d'école, c'est moi. Et quant au pompeux titre de rabbin qu'on me conteste, il est vrai que je n'avais reçu ma consécration ni du ministre de la guerre, qui ordonne aujourd'hui les rabbins d'Alger, ni de l'autre ministre catholique, qui nomme les rabbins de France. De mon temps, tout juif qui passait sa vie à étudier le Thalmud prenait le titre de rabbin, titre qui n'a rien de sacerdotal et qui ne signifie pas grand chose ; il n'est devenu pompeux aux yeux des juifs civilisés, que depuis le jour où le Gouvernement y a attaché quelques émoluments (1).

Tous les juifs conviennent aujourd'hui qu'ils n'ont plus ni sacerdoce, ni autel, ni sacrifice. C'est ce que les prophètes avaient clairement et textuellement prédit. Mais au lieu de reconnaître une marque de réprobation dans l'accomplissement des prophéties. Il tournent en dérision l'Écriture-Sainte elle-même ; et voici ce qu'ils répondent par l'organe des *Archives* : Ces passages poétiques sont des lieux-communs qu'il faut laisser aux entrepreneurs de conversions ; c'est l'enseigne de leur boutique. Tel est le style du traducteur de la Bible, et telles sont les propres paroles de sa lettre du 24 décembre, insérée dans ses *Archives*. Quand on traite de cette façon la loi et les prophètes, on est bien maladroit de jouer le rôle de déenseur et de réformateur de la religion. Il ne suffit pas, pour être Israélite, de baisser les roueaux de la loi ; il faut les ouvrir et les lire, il faut comprendre et pratiquer. Si les Israélites faisaient cela de bonne foi, ils seraient tous chrétiens, dit Isaïe : Ils ont des yeux pour ne pas voir, ils ont des oreilles pour ne pas entendre. Autrefois ils méconnaissaient le sens des Écritures, mais ils en respectaient la lettre ; aujourd'hui il rejettent à la fois le sens et de la lettre et ils disent, contrairement aux paroles de Moïse que toutes les religions sont bonnes ; que, par conséquent, toutes les vérités et toutes les erreurs, le oui et le non, le blanc et le noir, sont même chose devant Dieu.

Mon but, en ce moment, n'est pas de prouver à des aveugles qu'il y a quelque différence entre le jour et la nuit. Je demanderai seulement pourquoi, les choses étant ainsi, ils poussent tant de clameurs et de malédictions contre ceux de leurs coreligionnaires qui, entre toutes les religions également bonnes, choisissent celle qui leur convient le mieux ? Je demanderai à ceux qui m'indient partout la tolérance et la liberté de conscience pourquoi ils sont eux-mêmes si intolérants et si implacables ? Je leur demanderai enfin pourquoi ils continuent leurs adulations aux juifs riches qui font élever leurs enfants dans la religion catholique, tandis qu'ils attaquent des vieillards sans défense, qui ne veulent pas mourir sans recevoir le baptême.

Mes cheveux blancs eussent dû, sinon, les faire réfléchir, du moins leur imposer quelque réserve. J'ai passé la 80e. année de ma vie, et à ce grand âge, en présence de la tombe, aucun homme n'agit avec légèreté. Les ignorants eux-mêmes devraient supposer que par ma grave détermination, j'avais en vue un tout autre intérêt que les intérêts de ce monde. J'ai cherché avec un cœur sincère la vraie Jérusalem, je l'ai trouvée dans l'Église

(1) Il est notoire que j'ai exercé à Paris les fonctions de rabbin et de ministre officiant dans sept communautés juives ; j'ai conservé les pièces qui les constatent.

et j'ai reconnu que nulle âme ne sera sauvée si elle n'est purifiée par le sang de Jésus-Christ, le Divin Messie promis à nos pères. En me jettant aux pieds de mon Rédempteur, je n'ai donc quitté ni le Dieu de mes pères ni la foi de mes pères; j'y suis revenu; au contraire, après de longues recherches, et c'est avec un bonheur inexprimable que je suis rentré dans la famille d'Abraham, en qui toutes les nations de la terre ont été bénies.

— Dieu qui m'a donné la vie de l'âme, fournit aussi à la vie du corps; et je lui rends grâce de n'avoir rien à demander à personne.

Si les juifs pouvaient avoir quelque pressentiment de la joie qu'éprouve une âme réconciliée avec son Dieu, ils n'essayeraient certainement pas de refaire une religion avec les vieux débris du judaïsme; et, au lieu de reconstituer un édifice avec des matériaux vermoulus, ils iraient chercher au sein du christianisme le vrai temple où se trouve, toute vivante, la religion de nos pères.

En tous cas, s'ils pouvaient comprendre le bonheur d'une âme vraiment chrétienne, ils ne se donneraient pas le ridicule de publier qu'une telle âme aurait envie de renoncer aux sources d'eaux vives de l'Évangile pour retourner aux citernes bourbeuses de la Synagogue.

Veillez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, donner à cette lettre une place dans vos colonnes, et de recevoir l'assurance des sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, votre très humble serviteur.

Paris, 12 janvier 1846.

MICHAEL SIMÉON.

—Une cérémonie bien touchante a eu lieu, le 12 janvier dernier, à Arras, en France, dans l'église de Saint-Laurent. M. Galichet, qui avait déployé, il y a quelques années, un zèle très-ardent afin de propager le protestantisme parmi la population de cette ville, a fait abjuration solennelle et est devenu enfant de l'Église catholique.

ALLEMAGNE.

—Le docteur Zimmermann, prédicateur de la cour de Darmstadt, vient de publier un appel aux protestants d'Allemagne, pour les inviter à célébrer solennellement le 1^{er} février, jour anniversaire de la mort de Luther. Il propose d'organiser, à cette occasion, une collecte générale en faveur de ceux qu'il appelle les *néo-catholiques*. Et en effet, il est temps, si l'on veut encore leur conserver une apparence de vie, de recommencer à leur fournir de l'argent, pour subvenir aux voyages et aux festins de leurs apôtres. Mais qui dirait Luther, s'il pouvait renaître et voir choyer par les siens les ennemis déclarés de sa confession d'Augsbourg, ceux qu'il aurait très-certainement prescrit de poursuivre jusqu'à extermination, comme on peut le voir dans sa lettre à ceux de Francfort, de l'année 1533? Il verrait infailliblement dans les tendances connues du rongeisme, les éléments d'une nouvelle guerre des paysans, et il crierait sans doute encore: *Assommez-les comme des chiens enragés*. Car c'était là le langage habituel du réformateur saxon.

—Suivant des correspondances de Königsberg, les Ruppistes qui viennent de se séparer de l'église officielle en abjurant toute espèce de symbole, se seraient déjà fractionnés en deux sectes, et le docteur Rupp se serait immédiatement démis de l'emploi de ministre de ces schismatiques protestants. Le gouvernement prussien se reconnaît à bout de voies pour parer à toutes ces dissidences; il ne sait plus à qui entendre dans cette confusion générale de tendances opposées, qui n'ont entre elles qu'un seul point de contact, celui de préparer le règne du communisme social. Quant à l'évangélisme, il ne veut plus du *monarchisme* qui lui paraît tyrannique; il ne veut pas davantage du "consistorialisme" parce qu'il prétend y voir la domination du clergé; le "presbytérianisme" ne lui convient pas davantage, de sorte que les esprits se tournent vers le "communisme" religieux. A sa naissance, le protestantisme voulait un symbole biblique, sans église visible pour l'enseigner; maintenant il veut une église sans symbole. Il faudrait avoir un coup-d'œil doué de la prescience divine, pour découvrir le redoutable avenir que prépare à l'Allemagne cette universelle confusion des idées protestantes.

NOUVELLES POLITIQUES

FRANCE.

Horrible découverte.—L'*Univers* de Paris rapporte que des maçons qui étaient occupés à démolir une maison de la rue St. Nicholas d'Antin ont découvert neuf squelettes humains. L'opinion des hommes de l'art qui ont examiné ces restes, est que les premiers cadavres avaient été enfouis il y a quinze ans et les derniers il y a quinze mois. La personne qui occupait cette maison mal famée depuis quelques années, a été arrêtée et livrée à la justice.

SUISSE.

—Le grand-conseil de Zurich a jugé nécessaire de prendre des mesures contre les envahissements des doctrines communistes. Il a institué une commission chargée d'aviser.

AUTRICHE.

—Nous recevons de Vienne, d'une personne bien placée, quelques détails sur le séjour de l'empereur Nicolas dans la capitale de l'Autriche:

—L'empereur Nicolas est arrivé ici, comme vous le savez, à huit heures du soir. Il s'était arrêté tout le jour à une toute petite distance de Vienne, pour n'entrer dans la ville que de nuit. Toute la famille impériale qui depuis deux jours n'était pas sortie du palais, dans l'attente de l'illustre voyageur, se trouvait en ce moment réunie. Les grands appartements étaient splendidement éclairés, un somptueux dîner était préparé, toute la cour était en grande tenue. Mais le czar ne parut point: il alléguait le besoin de repos et alla se coucher. Le lendemain, à huit heures du matin, il arriva à l'im-

provisé au palais impérial; rien n'était prêt, comme bien vous le pensez, pour une visite si matinale. L'impératrice était à la messe: chacun des membres de la famille impériale accourut de son côté. A dix heures, l'empereur d'Autriche alla rendre sa visite au czar: puis les deux souverains assistèrent ensemble à une grande revue de plus de 15,000 hommes de toutes armes. Le soir il y eut à la cour un dîner de cinquante-quatre couverts. Après le théâtre on prit le thé chez l'impératrice; la soirée fut remarquablement silencieuse et froide: l'empereur Nicolas se retira au bout d'un quart d'heure. Le jour suivant, il refusa de recevoir la visite des archiducs: il n'accepta que de mauvaise grâce un dîner à la cour, et ne se montra le soir ni au théâtre ni dans les salons de l'impératrice. Il quitta Vienne, à dix heures, le troisième jour après son arrivée. On assure qu'il s'est plaint de n'avoir pas vu à Vienne l'archiduc palatin et l'archiduc Etienne; mais en vérité, après le compliment qu'à son passage à Prague il fit au jeune prince, il n'est pas étonnant que celui-ci ait montré si peu d'empressement à venir à Vienne saluer Sa Majesté Moscovite. On prétend que l'empereur Nicolas n'aurait trouvé rien de plus précieux à lui dire, dans cette rencontre, que ces singulières paroles: *Je croyais pouvoir vous échapper*. Pendant tout le temps de son séjour à Vienne, le czar a paru de très-mauvais humeur. De nombreux agens de police étaient partout échelonnés sur son passage. On a parlé de tristes préoccupations: mais on ne dit pas quel pouvait être l'objet de ses craintes. Il a exprimé ici la plus grande satisfaction en parlant de Rome, des Romains, et du Pape."

LA PLATA.

—On écrit de Buenos-Ayres:

—Après la prise de la Colonia, les habitants des villes situées sur les bords de l'Uruguay espéraient, s'attendaient à chaque instant à être délivrés du joug des soldats de Rosas. La plupart des étrangers résidant à Mercedès, l'une de ces villes, s'étaient concertés à l'avance pour prêter aide et protection à l'escadille montevidéenne: ce projet fut éventé et le commandant argentin de Mercedès réclama les secours d'un des chefs rosigistes occupant la campagne. Ce dernier arriva à Mercedès avec 750 hommes. Des arrestations eurent lieu et beaucoup de personnes compromises cherchèrent leur salut dans la fuite. Tous étaient Français, Anglais ou Italiens. Les Italiens s'emparèrent d'un bâtiment argentin qui se trouvait dans le port et se sauvèrent avec leurs familles. Un des principaux Anglais de la ville, M. Campbell, se retrancha avec une quarantaine de personnes dans une maison isolée et s'y défendit bravement.

—On menaçait cependant d'avoir recours au canon pour démolir la maison, et une capitulation eut lieu. On promit d'accorder la vie sauve à tous ceux qui se rendraient.

—Cependant ils furent tous expédiés, la chaîne au cou, vers le camp d'Orribe, et depuis lors on ne sait ce qu'ils sont devenus.

—Les chefs argentins ont voulu, avant l'arrivée de l'escadre, exploiter cette circonstance. Des hommes parfaitement innocents ont été saisis avec leurs biens, entre autres un Français, M. Rubin, auquel on n'avait rien à reprocher que d'être très riche. On s'est emparé de ses capitaux et de ses *estancias*, et lui-même, enchaîné, a été conduit au Cerrito, ce tombeau de tant de compatriotes."

ÉTATS-UNIS.

Préparatifs de guerre.—Nous avons parlé dans notre dernier numéro de la levée d'hommes qui s'était faite à la Mobile pour remplir le cadre des équipages de navires de guerre américains stationnés en ce moment à Pensacole et qui composent notre escadre du golfe. Si nous sommes correctement informés, il paraîtrait que le même mouvement a eu lieu à la Nouvelle-Orléans, et qu'un grand nombre de recrues enrôlés par un officier au service des États-Unis se sont déjà mis en route pour Pensacole.

D'un autre côté nous voyons par le Norfolk Beacon que l'ordre a été donné à la frégate *Potomac* dont on vient de compléter les réparations par la voie d'eau qu'il s'était faite l'automne dernière de se rendre à Pensacole vers le 10 de ce mois; le vaisseau le *Cumberland*, stationné dans la rade de Boston, doit aussi, suivant le *Times* de cette ville, se rendre immédiatement dans le golfe en qualité de vaisseau amiral de la flotte, et le commandement en est confié au commodore Conner.

Si ces deux faits sont exacts, ils impliquent des préparatifs pour la prochaine campagne qui va s'ouvrir contre le Mexique. Ils impliquent aussi, en cas de résistance de la part des mexicains à rendre au gouvernement des États-Unis la satisfaction qu'il attend d'eux un blocus rigoureux des principaux ports du littoral du Mexique, et même en cas d'urgence un bombardement de la Vera-Cruz et de la frontière de San Juan de Ullua.

En effet, l'escadre du golfe qui se composait jusqu'ici en général de corvettes de la force de vingt à vingt-deux canons, va compter maintenant dans son cadre des vaisseaux de haut bord. Le *Cumberland* et le *Potomac* sont des frégates de cinquante-six canons chaque, et pour peu que la flotte ait encore un ou deux vaisseaux de haut bord, elle suffira amplement pour porter un coup décisif et accélérer aussi l'issue de la lutte dans laquelle nous allons nous trouver engagés.

Courrier des États-Unis.

AGRICULTURE.

M. L'ÉDITEUR,

Bien des personnes pensent qu'un journal d'agriculture et les arti-

cles sur ce premier des arts, qui paraissent de temps à autre dans nos feuilles périodiques, sont choses qui n'ont pas le sens commun et qui, pour le moins, sont inutiles, puisque, dit-on, les personnes auxquelles on les destine ne les lisent pas. Je soutiens que c'est là un bien grave erreur; il y a plus de cultivateurs qui lisent les journaux qu'on ne le pense communément. D'ailleurs, dans un pays exclusivement agricole comme le nôtre, chaque membre de la société ne devrait-il pas être cultivateur au moins en théorie, ne serait-ce que pour ne pas paraître tout dernièrement tombé de la lune aux neuf dixièmes de ceux avec lesquels on a des rapports journaliers. Ces connaissances acquises sans peine dans un journal de quelques feuillets, qui paraît une fois le mois, mettent ceux qui les acquièrent à même de les communiquer à ceux qui ne lisent pas, il est vrai, mais qui peuvent le mettre en pratique. Si, au reste, les journaux et les articles d'agriculture trouvent aujourd'hui peu de lecteurs, tout le monde avouera qu'il devrait en être autrement; et pour qu'il en soit autrement il faut publier d'abord des journaux et des articles d'agriculture.

Je sais bien que sur la plupart des hommes et surtout de ceux qui ne sont pas instruits l'exemple opère plus efficacement que le précepte; mais encore faut-il que le précepte existe quelque part comme guide de la pratique. Si chaque cultivateur pouvait connaître tout à la fois la théorie et la pratique de l'art si difficile et si compliqué de la culture de la terre, les campagnes quelquefois si désolées seraient de vastes et délicieux jardins, et un pays comme la France, où pourtant l'agriculture fleurit, nourrirait soixante millions d'habitans au lieu des trente-quatre millions qu'il nourrit à peine aujourd'hui. Ce résultat sera probablement longtemps sinon toujours impossible parce qu'on ne peut guère attendre que la classe, généralement la plus pauvre de la société, possède jamais le degré d'éducation voulu pour l'atteindre. Mais on peut comparer les cultivateurs aux défenseurs de la patrie sur le champ de bataille, qui n'ont pas besoin d'être tous des hommes consommés dans l'art de la guerre; les chefs donnent l'ordre et surtout l'exemple et la masse court à la victoire. C'est de l'exemple à défaut d'éducation, qu'à besoin la foule des cultivateurs pour vaincre la nature et tirer de son sein avare, d'inépuisables richesses.

Heureusement, malgré l'état arriéré de notre agriculture, nos cultivateurs possèdent au milieu d'eux plus d'un modèle qu'ils peuvent suivre, et on doit dire à leur louange qu'ils adoptent volontiers toute innovation dont ils reconnaissent l'avantage; bien différens en ceci de leurs frères d'Europe, qui regardaient comme sorciers, et se gardaient bien de les imiter, leurs voisins qui au moyen d'une culture plus intelligente savaient doubler les produits de leurs champs. Le temps n'est pas encore éloigné où on ne connaissait en Canada ni le trèfle (en anglais *timothy*, improprement appelé ici mil), ni la pomme de terre (patate), ni la betterave champêtre, ni la betterave marais (*horse bean*), où l'on attelait les bœufs par les cornes, où l'on faisait péniblement traîner par deux chevaux et quatre bœufs une lourde et méchante charrette, où l'on ignorait l'usage du plâtre comme engrais et où l'on fauchait avec une faux de deux pieds de long. L'exemple a donc déjà opéré de grands changemens dans notre agriculture, et je me flatte qu'on peut en attendre de plus grands encore de l'exemple guidé par la science.

Des amis de l'agriculture en ce pays ont souvent écrit sur la culture de la betterave champêtre, et jusqu'ici j'avais cru qu'ils avaient prêché dans le désert; cependant je viens d'apprendre qu'un cultivateur canadien voulant essayer ce qu'il voyait recommander depuis si longtemps, en a enfin semé l'an dernier un acre, qui lui a produit, dit-il, un volume de racines égal à celui que lui auraient donné deux acres plantés en pommes de terre, dans les bonnes années. Il prétend que ce champ n'a pas exigé plus de main d'œuvre que n'en aurait exigé un égale étendue planté en pommes de terre. Il ne faut pas conclure pourtant que la valeur de la récolte est double comme l'est le volume, car les qualités nutritives de la pomme de terre sont à celles de la betterave champêtre comme 50 à 83 à peu près. Il est d'autant plus à désirer que l'exemple de ce cultivateur entreprenant soit suivi, qu'il est à craindre que la funeste maladie qui ravage la pomme de terre, ne continue et ne se propage dans les parties mêmes du pays où elle ne s'est pas encore fait sentir. M. Trudeau, apothicaire de cette ville, a constamment en vente la graine de betterave champêtre d'une excellente qualité.

Malgré tout ce qu'on peut dire en faveur de la betterave champêtre, je ne dois pas oublier de dire un mot, en passant, de la carotte pour le moins aussi productive et plus nutritive qu'elle, étant l'une à l'autre, sous le rapport alimentaire, comme 138 à 169. La carotte est ma racine favorite, et je n'en parle ici qu'avec connaissance de

cause, l'ayant cultivée avec succès. Cependant elle exige plus de main-d'œuvre que sa rivale, mais aussi est-elle bien supérieure, pour les vaches à lait surtout.

Le même cultivateur planta, il y a quelques années, un verger dans un terrain inculte, sur un rocher où il croissait à peine une herbe rare et stérile. Il mina le roc à la place qu'il destinait à chaque pommier, y transporta de la terre, etc., bref, à force d'intelligence et d'industriels efforts il a réussi tellement qu'il a cueilli cette année 200 minots de pommes. Il perdit d'abord plusieurs de ses arbres parce que, pense-t-il, il les taillait en mai. S'étant mis depuis à les tailler en avril, il n'en a plus perdu. Il confit des pommes pour l'usage de sa maison, avec du miel qu'il recueille également sur sa terre.

Les cultivateurs d'origine française dans le Bas-Canada sont généralement dans l'habitude de laisser leur blé sur le champ en javelles jusqu'à ce qu'il soit suffisamment sec et que le temps leur permette de l'engranger. Cette méthode est vicieuse pour deux raisons; si la saison est pluvieuse, la paille perd la plus grande partie de son prix comme fourrage et le grain est sujet à germer. Dans le Haut-Canada et dans les townships du Bas-Canada on le met en *shocks*, opération qu'on connaît assez généralement, je crois, dans le Canada français sous le nom de *quintaux*; quoiqu'on ne la pratique guère. Dans cet état le grain n'a rien à redouter de la pluie, quelque continue et forte qu'elle soit, et il n'y a qu'une très petite partie de la paille qui en soit affectée. D'un autre côté, le grain complète sa maturité et la paille sèche presque aussi vite qu'en javelles. Le cultivateur que j'ai cité, a adopté la pratique de mettre son grain en *quintaux*, et cette année, pendant que ses voisins ont perdu beaucoup de grain et surtout de temps à retourner leurs javelles, il a conservé le sien dans le meilleur état possible. Il a même laissé ainsi de l'avoine sur le champ jusqu'après les premières neiges, et elle n'a pas plus souffert que si elle eût été dans la grange. Plût à Dieu qu'on suivit généralement cet exemple, surtout dans le district de Québec, où la perte est si grande chaque année par la pernicieuse pratique de laisser le grain en javelles. Je dois dire pourtant ici que la mise en quintaux n'est pas d'une aussi grande utilité pour l'avoine que pour les autres grains, parce que l'avoine en javelles, quand le temps est chaud et sec complète sa maturité en deux ou trois jours. C'est pour le blé que cette opération est plus utile.

Comme vous le voyez, M. l'éditeur, je n'ai rien dit ici qu'on n'ait déjà été publié cent fois; ce que j'ai trouvé important c'est de pouvoir citer à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'agriculture, l'exemple d'un cultivateur qui sort de la route battue, essaie ce qu'il regardait peut-être jusqu'alors comme des innovations et réussit complètement dans ses essais. Il ne me reste plus qu'à leur dire: "Allez et faites de même."

GUILLOT.
M. l'éditeur.

TRADUCTION EN VERS (texte en regard) DES ŒUVRES COMPLÈTES DE VIRGILE, par Louis Duchemin. 3e et dernière édition. 3 vol. in-8°. Chez L. Hachette, libraire de l'Université, et Jacques Lecoffre, successeur de Perisse.

La mise au jour d'une traduction en vers des œuvres complètes de Virgile aurait excité, il y a trente ans, l'attention et l'intérêt de tout le public littéraire. Mais aujourd'hui, la plus grande partie des lecteurs s'occupe exclusivement de la politique et des intérêts matériels. Toutefois, il reste encore un assez bon nombre de gens d'élite pour qui les jouissances de l'esprit ont conservé un vif et noble attrait; c'est à cette classe de lecteurs que M. Duchemin s'adresse principalement.

La traduction des Églogues est peut-être ce qu'il y a de plus difficile parmi les ouvrages de Virgile et cependant il en existe une foule de versions. Nous avons comparé les plus estimées avec la traduction de M. Duchemin, et nous avons trouvé que ce dernier avait le plus approché de la grâce et de la naïveté de l'original: son style concis sans raideur, et ses vers sont en général purs, élégants et harmonieux.

M. Duchemin, dans sa traduction des Géorgiques, avait à combattre et contre la perfection du style de Virgile, et contre la réputation et le mérite réel de la version de Delille. Nous avons trouvé M. Duchemin presque égal à celui-ci pour le coloris, mais il l'emporte sur Delille par sa fidélité à conserver la marche, les idées et la physionomie de l'original; car, il faut le dire, Delille est souvent inexact; il transpose, il ajoute, il retranche, suivant sa fantaisie ou sa commodité.

Quant à l'Énéide, M. Duchemin nous a donné aussi de ce poème une traduction concise, fidèle et presque toujours élégante; il a su

éviter la malheureuse prolixité de Delille et la concision décolorée ou barbare de quelques autres traducteurs. Nous voudrions pouvoir citer un morceau de ces trois ouvrages, mais l'espace nous manquant, nous nous bornerons à transcrire ici la mort de Laocoon, au 2e livre.

Proclamé par le sort, grand-prêtre de Neptune,
Laocoon, en pompe, immolait sur la dune
Un superbe taureau, de blancheur éclatant ;
Deux serpents (j'en frissonne, en vous le racontant),
Sortis de Ténédos par un calme perfide,
Vers nous voguent de front : et sur la plaine humide
Déroulant de leurs corps les immenses anneaux.
On les voit d'une part, élever sur les flots
Leur poitrine, leur col, leur crête ensanglantée,
De l'autre sillonner la mer épouvantée.
L'onde écume et frémit sous le poids de leurs corps.
Et déjà de Pergame il ont touché les bords ;
Les yeux rouges de sang, les prunelles ardentes,
Un triple dard s'agite en leurs gueules sifflantes.
Tout fuit, pâle d'effroi ; mais les monstres rampants
S'en vont droit au grand-prêtre, et de ses chers enfans
Serrant les faibles corps, les couvrant de morsures,
Ils ne sont bientôt plus que sanglantes blessures.
Le père armé volait au secours de ses fils ;
Ils l'enchaînent lui-même en d'énormes replis ;
Et pressant par deux fois sa poitrine nerveuse,
Deux fois l'ant son col de leur croupe écailléeuse.
Ils dominant son front de leurs fronts menaçants.
Pour rompre de tels nœuds, ses bras sont impuissants ;
Le sang et le poison souillent sa chevelure,
Et sa voix crie aux cieux les tourments qu'il endure ;
Ainsi, fuyant l'autel, meugle un taureau blessé,
Qui chasse de son cou le fer mal enfoncé, etc.

Ces vers sont riches de poésie, d'une touche vigoureuse, et reproduisent les beautés de l'original. Déjà la première édition de l'Énéide, qui a paru séparément en 1826, a été adoptée en 1827 par l'Université ; les deux autres traductions de M. Duchemin méritent le même honneur. Nous aurions pu y faire remarquer plusieurs taches ; mais ces petits défauts n'empêcheront pas l'ouvrage de M. Duchemin de jouir d'une réputation honorable et bien légitime.

Univers.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

—A VENDRE,—

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique.—Prix, 5 shellings la douzaine ; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des Mélanges ou à l'ÉVÊCHÉ

AGENCE D'ORNEMENTS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL, CHEZ LES SŒURS GRIS (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
A QUÉBEC, " MM. J. ET O. CREMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
A NEW-YORK, " J. C. ROBILLARD, RUE NASSAU, No. 5.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'Hôpital-Général de cette ville, un bel assortiment D'ETOFFES D'ÉGLISE, dont la FRAICHEUR, la VARIÉTÉ, le BON COUT et les PRIX RÉDUITS, ne peuvent manquer de mériter l'approbation générale du clergé.

Cette nouvelle importation se compose de
DAMAS de toutes couleurs, BROCHÉS OR ET ARGENT FIN, dans les goûts les plus récents
CROIX DE CHASUBLES, à relief, en grande richesse et variété de dessins.
GARNITURES DE CHAPES, enrichies de symboles gracieux.
BANDES DE DALMATIQUES, appareillant les chasubles et les chapes.
ETOLES PASTORALES, en DRAP D'OR et DAMAS, variées.
Le tout accompagné d'un ASSORTIMENT COMPLET de FRANGES et GALONS en OR ARGENT et SOIE de divers dessins et qualités.

—DEPLUS—

Quelques Echarpes de Bénédiction du Très-St. Sacrement, [avec gloire au centre] confectionnées en France.

—AUSSI—

ne Chape et deux Dalmatiques en drap d'argent gaufré, et richement brochées en dorures à relief.

EN S'ADRESSANT A L'HOPITAL-GÉNÉRAL, MM. les Curés rencontreront une Garantie irrécusable, de la qualité et de la valeur des articles qu'ils auront choisis, et de plus, [s'ils le désirent], l'avantage de confier aux Dames de cet Établissement, des ornements qu'elles confectionnent d'une manière plus gracieuse et plus solide qu'on ne les fait à Paris même.

Les objets en Bronze, or ou argent ne seront importés que sur commandes, et livrés par la même, dans leur fraîcheur et la nouveauté de leurs dessins.

J. C. ROBILLARD,

Agent pour Ornements et Objets d'Église.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

Montréal, 19 Décembre 1844.

AVIS.—Pour être vendue par Enca Public, au Palais de Justice, aux Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIÈME jour d'AOUT, mil-huit-cent-quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi :

La Propriété Immobilière, connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District des Trois-Rivières, Bas-Canada, comprenant la totalité des usines, moulins, fourneaux, maisons d'habitation, magasins, hangars, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur ayant le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terre adjacente (n'excédant pas trois cent cinquante acres) qu'il pourra avoir au prix de sept shillings et six deniers l'acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre du minerai de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connus comme les Terres des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie de six acres, aussitôt que telle partie sera vendue, concédée par le gouvernement, ou qu'il en aura disposé autrement, sans toutefois qu'il soit tenu à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif) d'acheter du minerai des concessionnaires de la Couronne, ou autres sur la propriété de qui les mines auraient été réservées à la Couronne.

Quinze jours seront accordés au présent locataire pour transporter ailleurs les meubles et ustensiles qui lui appartiendront.

Possession sera donnée le second jour d'Octobre, mil-huit-cent-quarante-six. On exigera un quart du prix d'achat au temps de la vente, et le reste avec intérêt en trois versements annuels égaux. Les Lettres Patentes seront expédiées lorsque le paiement sera parfait.

On peut voir des plans de la propriété à ce bureau.

7ME. FEVRIER, 1846.

N. B.—Aucune partie du Prix de Vente des Forges ne sera reçue en Scrip.

D. B. PAPINEAU

C. T. C.

La "Gazette du Canada" insérera cet avertissement, ainsi que les autres papiers-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.—10 Fév.

L'ART EPISTOLAIRE.

PAMPHLET de 72 pages ; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays ; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléance, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve aux librairies de MM. Fabre et Cie., rue St. Vincent.

" C. P. Leprohon, rue Notre-Dame.

" Rolland et Thompson, rue St. Vincent.

" Chapleau et Lamothe, rue St. Gabriel, et chez la soussignée, rue St. Amable, Bureau de l'Harve.

Prix, 20 sous ; 7s. 6d. la douzaine.

F. CINQ-MARS.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prévenant qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

FRANCOIS XAVIER DEROME, Horloger, rue St. Denis, près de l'Évêché.
6 Février.

LIVRES A L'USAGE DES ECOLES CHRETIENNES ET AUTRES.
A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore les prix de jour en jour, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, meilleur marché que partout ailleurs, POUR ARGENT COMPTANT

E. R. FABRE et Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }
6 novembre 1845. }

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque inscription subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		

PROPRIÉTÉ DE J. M. BELLENGER ET A. T. LAGARDE, PTRES., EDITEURS.
IMPRIMÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPLEAU.